

Philippe Lesage

Julie de Lorimier

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Lorimier, J. (2013). Philippe Lesage. *24 images*, (163), 33–33.

Philippe Lesage

La singularité du cinéma de Philippe Lesage vient en partie de la caméra instinctive et sensible, à l'affût, qu'il tient lui-même dans tous ses films. Tout en mouvement dans *Pourrons-nous vivre ensemble?* (2006) et *Comment savoir si les petits poissons sont heureux?* (2009), elle a quelque chose d'intrépide, comme si la volonté du cinéaste d'entrer en relation avec le réel venait de la caméra elle-même, jamais déplacée même lorsqu'elle devient intrusive, tant elle fait corps avec ce qu'elle capte. Dans *Ce cœur qui bat* (2010) et *Laylou* (2012), la caméra se pose davantage, mais la même intensité de présence est à l'œuvre. Lesage mène une chasse au détail essentiel, signifiant, susceptible de générer un fil de continuité sensible, qu'il passe par l'émotion ou la parole saisies, dans la composition du cadre, le mouvement, le rythme ou la durée. Si ce qui donne à ses films leur cohérence peut paraître difficile à cerner par moments, cela vient peut-être d'un certain refus de raconter *a priori*, au

profit d'une attitude ouverte et disponible, d'une faculté à repérer les petites choses qui font événement et à se laisser guider par elles; un regard, un geste, une lumière. Cet instinct se prolonge au montage, alors que les différents matériaux trouvent entre eux le point de jonction fugace d'où surgit le sens. Il s'agit donc d'un équilibre précieux où la forme est directement impliquée, et dont la fragilité génère précisément toute la puissance. L'engagement formel n'est cependant jamais affirmé pour lui seul avec ostentation, et la direction qu'il prend dépend du rapport au sujet qui se développe dans le processus: audace et vivacité dans les banlieues parisiennes; fluidité omnisciente au gré des rencontres pékinoises; la durée, posée, qui révèle l'humanité dans ce lieu des douleurs qu'est l'hôpital; puis avec *Laylou*, un mélange de spontanéité ludique et de retenue pudique pour aborder cette période à la fois légère et tragique de la fin de l'adolescence. Chacun des sujets que choisit Lesage porte organiquement sa forme, que la présence



ponctuelle de musique vient confronter de manière toujours fructueuse, qu'il s'agisse de contrepoints éclatants ou d'harmonies subtiles. Philippe Lesage possède depuis ses débuts le geste assuré d'une démarche souveraine. — Julie de Lorimier

« La singularité du cinéma de Philippe Lesage vient en partie à la caméra instinctive et sensible, à l'affût, qu'il tient lui-même dans tous ses films. »

Sylvain L'Espérance

Point besoin de réinventer la roue pour participer à la contemporanéité du cinéma. Il importe avant tout, et voilà qui est sans doute beaucoup plus exigeant et rare, de forger une manière d'être présent au monde. Chacun des films de Sylvain L'Espérance s'édifie à même cette présence habitée du regard et de l'écoute, dans la plénitude d'un temps où la rencontre est vraie. Qu'il s'agisse des films montréalais ou de ceux tournés en Guinée et au Mali, ils sont le fruit d'une démarche profondément engagée, tant dans la recherche de la juste forme que dans la conscience politique qui motive le geste. Cherchant à comprendre comment les dérapages de l'économie altèrent le sens de l'existence en la précarisant, le travail est ici souvent la porte d'entrée pour pénétrer dans l'univers des gens. Les gestes des travailleurs, des artistes et des artisans se joignent à leurs paroles et, au-delà de leur quotidien, c'est aux douleurs inhérentes à la condition humaine que nous sommes alors confrontés. À la frontière inquiète entre le travail qui nous fait vivre et appartenir à une

communauté et l'expérience douloureuse du labeur auquel nous sommes contraints pour survivre surgit la mémoire de ce qui est beau et la conscience de ce qui est précieux. C'est précisément à cet endroit que se porte le regard de L'Espérance, et la beauté qui s'en dégage est d'autant plus profonde qu'elle ne se nourrit jamais d'artifice ou d'exotisme. Dans son plus récent film, *Sur le rivage du monde*, une poésie vibrante émerge de cette posture essentielle. L'accès privilégié que nous avons aux migrants rencontrés à Bamako, au Mali, est le fruit d'un lien de confiance, et le temps du film, comme toujours, est respectueux du leur. Témoins de l'impasse dans laquelle sont suspendues ces vies en marge, nous assistons néanmoins à la genèse d'une force de résistance, à travers ce que les protagonistes expriment dans le film et par l'expérience même du film. Se plaçant sur un pied d'égalité avec les oubliés de ce monde, L'Espérance n'a de cesse de nous rappeler qu'ils sont nos semblables, que les vicissitudes de leurs existences nous concernent au plus près. Un cinéma dont la



nécessité est à l'origine de la grâce, et dont la grâce est nécessaire. — Julie de Lorimier

« Chacun des films s'édifie à même cette présence habitée du regard et de l'écoute, dans la plénitude d'un temps où la rencontre est vraie. »